

gent d'un cheval qui est mort quinze jours après que je le lui ai vendu. Comme si c'était de ma faute à moi. Vous savez, Monsieur Languille, nous sommes tous mortels et nous pouvons tous partir d'un moment à l'autre.

*Languille.*—Donnez-moi votre affaire et vous verrez le beau discours que je ferai sur l'incertitude de la vie humaine.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! Mais ce n'est pas un homme humain, c'est un geval !

*Languille.*—Raison de plus, mon vieux ; accroissement d'incertitude puisque le cheval n'est pas doué de la parole pour cacher ses maux, comme le font les hommes qui vont prendre une assurance sur la vie. C'était à l'acheteur de l'animal de le bien examiner, de ne pas croire tout ce que le vendeur en sa qualité de maguignon devait lui dire. Je ne vous demande pas, monsieur Pétrus, si vous aviez acheté la susdite bête à très-bas prix pour cause de mal incurable et si vous l'avez vendue très-cher sur sa belle apparence. C'est une affaire qui regardera votre confesseur, si vous jugez à propos de lui confier vos affaires professionnelles. Je ne vous demanderai pas non plus si vous aviez observé des signes par lesquels on peut reconnaître qu'un fier-coursier est plus ou moins près du terme de sa course ; ce sont des secrets qui appartiennent à l'art que vous pratiquez et dans lesquels je n'aurai pas l'indiscrétion de m'immiscer. Tout ce que je me permettrai de voir dans cela c'est un homme à qui vous avez vendu un cheval ; qui vous l'a payé et qui vous demande le remboursement de la somme que vous avez reçue. Je ne vois en vous qu'un persécuté ; en votre adversaire qu'un persécuter injuste, puisqu'il veut que vous lui rendiez son argent tandis qu'il ne peut pas vous rendre votre cheval.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir !

*Languille.*—Comment ? Il n'aura qu'à voir. Pardonnez-moi, je vous prie. Il aura aussi à payer. Voyez-vous, monsieur Pétrus n'avait pas pensé à l'idée que je viens de lui donner, c'est-à-dire de lui communiquer, car de quoi vivrait un avocat, je vous prie, s'il *donnait* ses idées ? Ce n'est qu'une piastre pour cela, une pauvre piastre. Pendant que j'étudiais la logique et la dialectique sans gagner un sou monsieur Pétrus pouvait vendre des milliers de chevaux dyspeptiques et se

faire de beaux deniers ; il est juste qu'aujourd'hui je prélève sur ses profits, sans même lui demander s'ils sont honnêtes, une légère pitance. De cette manière nous vivrons tous. Je continuerai à défendre le faible contre le fort en attendant que je puisse défendre le fort contre le faible, ce qui rapporte davantage ; monsieur Pétrus pourra acheter par ici des chevaux qu'il vendra plus cher ailleurs et c'est ainsi que les hommes se rendent mutuellement service et c'est ainsi que la société repose sur la réciprocity.

*Pétrus.*—Tenez, monsieur Languille, voici votre piastre. Je vous la donne avec plaisir. Si mon homme me poursuit j'irai vous voir encore. Mais, à propos de réciprocity, dites-moi si c'est vrai que les américains ont définitivement terminé le traité de réciprocity. Voyez-vous j'ai grand intérêt à savoir cela, car presque tout mon commerce se fait avec les États et si c'est le cas je m'arrangerai en conséquence ?

*Languille.*—Un moment, monsieur Pétrus, comme nous sommes chez un ami je ne veux pas abuser de votre confiance qu'il est. Si c'est un conseil d'avocat que vous me demandez dans l'intérêt de vos affaires, je vous dirai que ma réponse entrera dans la catégorie des choses de haut commerce et que j'aurai droit à un honoraire un peu plus élevé. Mais si c'est une simple nouvelle que vous désirez savoir, je vous dirai que je ne me mêle pas de politique. Avant de me lancer dans cette arène j'ai besoin d'étudier un peu de quel côté sont les chances de succès. Voyez-vous je n'ai pas envie de perdre mon avenir pour des gens que je ne connais pas et qui ne m'en sauront pas le moindre gré. Je veux examiner la situation à tête froide et reposée avant de me risquer, car je n'ai pas la moindre ambition de tomber écrasé entre deux partis qui riraient de ma déconvenue, de sacrifier les plus beaux jours de ma jeunesse et par conséquent de ma vie, sans avoir pris auparavant toutes les précautions possibles pour me mettre du bon côté ; c'est-à-dire du côté qui doit en fin de compte m'être le plus avantageux. Les principes politiques ne sont pas tellement tranchés qu'on ne puisse donner de fort bonnes raisons pour ou contre et de plus savants que moi s'y sont usés dans les deux sens. Je n'ai nullement envie de suivre leur exemple et si je me